

NOTICE

SUR

JEAN NICOLAS

CORVISART,

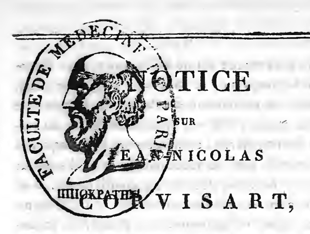
Docteur régent de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, professeur de la Faculté de médecine de la même ville, membre honoraire de la Société de médecine, etc., etc., etc.

PAR F. V. MÉRAT, D. M.



Extrait du *Journal général de médecine française et étrangère*, cahier du mois *d'octobre* 1821.

IMPRIMERIE DE A. BELIN.



NOTICE
SUR
JEAN-NICOLAS CORVISART,

Docteur-régent de l'ancienne Faculté de médecine de Paris, professeur de la Faculté de médecine de la même ville, membre honoraire de la Société de médecine, etc.

Si les regrets de la perte d'un homme doivent se mesurer sur l'étendue de son mérite, et sur l'utilité dont il a pu être à ses concitoyens, ceux que ne peut manquer de nous inspirer la mort du professeur Corvisart seront bien grands sans doute.

Nous avons à regretter, en lui, le professeur célèbre, qui s'est illustré par un genre d'enseignement public, jusqu'alors inusité dans sa patrie ; le praticien distingué qui a imprimé à la médecine une marche sévère, en la maintenant dans les voies de l'observation et des doctrines les plus pures; et l'homme dont l'esprit, d'un ordre supérieur, brillant, mais solide, fit le charme de ceux qui eurent l'avantage de vivre dans son intimité.

J. N. CORVISART est né à Dricourt, près Epernay, en Champagne, le 15 février 1755. Son père, procureur au parlement de Paris, lui donna une éducation solide; il fit ses premières études au collège de Sainte-Barbe, établissement pour lequel il avait conservé tant de reconnaissance qu'il suffisait d'avoir été *barbiste* pour être accueilli de lui. Il se distingua dans ses études médicales, et fut désigné pour une chaire d'anatomie à la Faculté de médecine de Paris, par le célèbre Antoine PETIT. Il fut reçu docteur-régent à la même Faculté, en 1782, et y professa la physiologie. Son discours de réception eut pour objet les *agrémens de l'étude de la médecine et les désagrémens de la pratique.* Il commença l'exercice de son art par la place de médecin des pauvres de la paroisse Saint-Sulpice, dont le traitement était de trois cents francs, ce qui faisait alors à peu près tout son revenu, circonstance qu'il aimait à rappeler aux jeunes ambitieux, dont il était quelquefois entouré. En 1788, il succéda à DESBOIS-DE-ROCHEFORT, comme médecin de la Charité, et continua les leçons de clinique, que celui-ci faisait depuis quelques années dans cet hôpital; il le fit avec tant de succès que de là commença sa réputation de praticien distingué; et il faut faire remonter à cette époque l'établissement public de la clinique médicale en France.

Lors de l'institution de l'École de santé (1795), le vœu général le porta à la chaire de clinique, qu'il illustra pendant plus de douze années, par le plus rare savoir, et surtout par une sûreté de diagnostic et de pronostic qui tenait du prodige, et qui lui

attirait un concours immense d'élèves, tant Français qu'étrangers. On admirait en lui la manière claire et facile avec laquelle il expliquait les maladies, le traitement rationnel et simple qu'il leur faisait subir; sa pénétration à indiquer les lésions organiques, les altérations pathologiques des sujets qui succombaient, et que l'ouverture des cadavres montrait presque toujours. Les soins qu'il portait à ce dernier genre d'instruction étaient extrêmes, parce qu'il en sentait toute l'importance; aussi doit-on le regarder comme le véritable créateur de ce goût, si répandu aujourd'hui, pour l'anatomie pathologique, et on lui doit tous les avantages qui en sont résultés pour la science. De si rares qualités achevèrent de lui acqnérir la réputation du praticien le plus distingué de la France, et le répandirent dans tout ce que la capitale a de plus illustre par les dignités ou le mérite.

En 1797 il fut promu à la chaire de médecine au collège de France, où il se fit admirer dans les commentaires qu'il faisait sur Stoll, Boerhaave, etc., par des remarques aussi judicieuses que savantes, et par des applications sur les malades que ses auditeurs suivaient, avec lui, le matin à sa clinique, ce qui doublait, à leurs yeux, le mérite de ces leçons.

Ses talens reçurent bientôt la juste récompense qu'ils méritaient. Désigné d'abord comme médecin du gouvernement, par le chef de l'État, il devint bientôt après son premier médecin, place qui, en lui donnant un crédit considérable, l'assujétit tellement qu'elle le priva de continuer ses occupations les plus

chères, l'enseignement médical. Dans ce nouveau poste, sans contredit le plus difficile de tous ceux qu'il a occupés, il sut concilier la dignité de son caractère, la haute réputation de capacité et d'honneur, qu'il s'était acquise, avec les devoirs de sa place, et les égards que lui prescrivait l'importance de sa profession. Les titres honorifiques de baron, d'officier de la Légion d'Honneur, etc., dont il fut investi ensuite, n'avaient de mérite à ses yeux que par le lustre qui en réfléchissait sur le corps des médecins en général. Il ne tira jamais vanité du haut rang où il était élevé, et le seul avantage qu'il y trouvait était de pouvoir obliger, ce qu'il faisait avec la délicatesse la plus exquise, mais aussi avec une sage réserve.

La dernière, et la plus honorable des distinctions que reçut M. Corvisart, fut celle de membre de l'académie des Sciences, à laquelle il fut appelé, en 1811. Par une délicatesse excessive, il refusa constamment de faire les visites d'usage, pour arriver à cet insigne honneur, et ne dut sa nomination qu'à son mérite transcendant. Cet illustre professeur faisait d'ailleurs partie de la plupart des Sociétés médicales de l'Europe et de toutes celles de France.

Au retour du roi, il ne put accepter les offres qui lui furent faites, pour la place de premier médecin de sa majesté. L'état de sa santé, déjà dérangée par la maladie qui l'a enlevé, l'avait forcé de renoncer à toute espèce d'occupation.

M. Corvisart, dans l'exercice de ses fonctions publiques, apportait une gravité, une décence qui faisaient de suite concevoir l'importance qu'il mettait aux objets dont il s'occupait. Il aimait et observait

rigoureusement les convenances, et les formes sociales; nul ne respectait plus que lui l'opinion des autres, et, lorsqu'il ne la partageait pas, il ne la combattait que par des faits plausibles, ou des argumens tirés d'une logique sévère et polie. Lui, qui voyait partout des motifs de doute, ne pouvait comprendre le ton décisif de quelques confrères, surtout de ceux que leur âge et leur inexpérience devaient placer encore dans le rang des auditeurs. Exact et scrupuleux sur ses devoirs, les mêmes qualités devenaient des titres à son affection, et nous avons peut-être dû à nos goûts pour l'étude et le travail, d'avoir eu quelque part à son amitié.

Dans l'intimité, le caractère de ce grand médecin subissait une heureuse modification; s'il conservait d'abord quelque chose de froid et de réservé, il se répandait bientôt en vives saillies, en pensées spirituelles, en aperçus profonds. Un visage étranger arrêtait ces élans de l'esprit, et il redevenait grave et sévère, parce que c'était là son état naturel; aussi était-il d'un accès difficile, et n'ouvrait-il sa maison qu'à ceux qui lui convenaient, et sur le caractère desquels il croyait pouvoir compter. Il n'aimait pas ce que l'on appelle *la société*, quoiqu'il y fût mieux placé que personne, mais il se pliait difficilement à toutes les contraintes qu'elle impose, et qui paraissent si vaines à l'homme sensé. Nourri des meilleures lectures, il avait une conversation ornée. Un jugement exquis, et d'une droiture sans égale, lui faisait ramener les objets en discussion à leur point de vue le plus simple et le plus facile à saisir; et une intelligence supérieure le mettait à même de pro-

noncer avec un goût admirable sur les questions les plus délicates. Il se tirait quelquefois d'un mauvais pas par une répartie si spirituelle qu'on était tenté de le trouver souvent en défaut. Nous ne craignons pas de dire que M. Corvisart était aussi remarquable par l'étendue de son esprit que par celle de ses connaissances en médecine.

Quoique d'un abord parfois un peu rude, et qui décontenançait ceux qui ne le connaissaient pas, il avait un cœur très-aimant. Il a conservé ses amis, quelque classe qu'ils aient occupée dans la société; les événemens ayant souvent changé l'état des fortunes particulières, ils étaient toujours égaux à ses yeux, ce qui fait qu'on trouvait parfois chez lui un duc et un élève en médecine; un maréchal de France et un artiste. Il avait surtout une prédilection marquée pour ces derniers; il était ami de la plupart de ceux qui sont distingués par leurs talens, dont il était d'ailleurs capable de goûter les productions en appréciateur éclairé. Il confondait également les rangs dans la pratique de la médecine. Ce n'est qu'un homme profondément pénétré des droits de l'humanité souffrante, qui a pu dire ce mot: *un galérien et un empereur malades sont égaux à mes yeux.* Nous avons vu M. Corvisart, dans un temps où il était déjà archiâtre, monter dans le galetas d'un élève, pour lui prodiguer des soins, qu'il ne donnait pas toujours avec le même zèle à l'opulent, bien convaincu qu'à son défaut ce dernier n'en manquerait pas.

Dans les choix qu'il fit, pour les places auxquelles il était chargé de présenter, il consultait l'opinion publique pour celles d'un rang éminent, et il faisait

abstraction, dans cette circonstance, de ses propres affections : aussi ces choix furent-ils, en général, remarquables par le mérite des candidats; dans les emplois moins importans, il donnait quelque chose à l'attachement personnel ; si quelquefois la médiocrité parvint sous ses auspices, ce ne fut qu'à la faveur du voile de l'amitié; ce fut une erreur de son cœur, et non de son esprit. La flatterie, pour arriver jusqu'à lui, fut obligée encore à plus de détours et à plus de déguisemens.

Sa bienfaisance était infinie ; mais le secret le plus profond la voilait toujours. Celui de ses amis qu'il avait chargé de l'aider dans sa correspondance, obligé de fouiller un jour dans ses cartons, les trouva remplis de quittances de sommes payées pour des personnes dont il était loin de soupçonner le nom, ou pour des objets qu'il n'eût pas soupçonnés davantage. Les pauvres de tous les lieux qu'il a habités, des médecins dans le besoin, des artistes nécessiteux, ont eu souvent des marques de sa libéralité discrète; qualité d'autant plus louable chez lui, que, né sans fortune, il pouvait plus naturellement être conduit à un sentiment contraire. Jamais l'appât de l'or ne ne lui fit faire une démarche hasardée. Constamment mu par les sentimens les plus nobles, il dédaigna toujours la fortune qui ne se présentait pas à lui sous des formes compatibles avec sa haute probité. C'est d'après cette intégrité de conscience qu'il refusa toujours le traitement des places qu'il n'exerçait plus, et qu'il en faisait employer le montant à des fondations de prix, à des acquisitions pour les collections de la Faculté, à des expériences utiles.

Certes, une pareille conduite fait, d'une manière sanglante, la critique de ces gens qui cumulent place sur place, et qui n'en remplissant par fois aucune, n'en reçoivent pas moins, sans rougir, le prix de l'intrigue et de l'avidité.

M. Corvisart était d'une stature un peu au-dessous de la moyenne, et d'une corpulence assez marquée, qui nécessitait, pour l'entretien de sa santé, un exercice violent, ce qui le rendit chasseur déterminé. Il portait une figure très-distinguée, et une physionomie imposante, dans l'état de tranquillité, mais très-spirituelle lorsqu'elle s'épanouissait. Un œil vif, perspicace, lui faisait saisir avec la rapidité de l'éclair la pensée de ceux qui l'approchaient. Du moment que ses devoirs ne lui permirent plus de se livrer à un exercice considérable, il fut menacé de la cruelle maladie qui a terminé ses jours, et qu'il devait redouter parce que son père en avait été atteint, et était resté paralytique les quatorze dernières années de sa vie. Son opinion était pourtant qu'une maladie du cœur devait terminer ses jours. Frappé, en 1815, d'une première attaque d'apoplexie incomplète, il y survécut six années, avec des traces notables de paralysie, auxquelles succédèrent des *attaques* répétées. Une dernière le surprit le samedi, 15 septembre, et il y succomba le mardi, 18 du même mois. Par un privilège bien rare, son esprit, à quelques nuages près, a conservé, pendant tout ce temps, sa force et sa finesse accoutumées. On eût dit que sa trempe était trop supérieure pour qu'il pût être abattu comme un esprit vulgaire. Notre confrère avait trop de vrai courage pour redouter la mort; seulement, la dou-

leur et l'état d'inutilité où il se trouvait, la lui faisaient par fois désirer sans forfanterie, et il souhaitait à ses amis *d'en finir plus promptement que lui, lorsqu'ils en seraient là.* Il n'avait pas attendu ses derniers jours pour dicter ses volontés, ce qu'il fit avec le calme du philosophe, et la tranquillité de l'homme de bien. Il institua son neveu, dont il avait fait son fils adoptif, son légataire universel, n'ayant point eu d'enfans d'un mariage qu'il avait autrefois contracté.

Ce grand praticien a publié des ouvrages qui rendront son nom immortel. Si son goût pour le travail du cabinet eût été plus vif, il eût pu enrichir la science davantage, tant il était profond dans son art; mais, soit par suite de ses occupations multipliées, soit par le besoin du repos qu'elles nécessitaient, il avait une paresse d'exécution, dont il s'accusait, encore augmentée par la perfection qu'il voulait donner à tout ce qui sortait de ses mains, et qu'il retouchait, au point que les corrections de ses écrits coûtaient toujours plus que leur impression. Par suite de cette disposition de son esprit, il faisait d'abord faire le canevas d'un ouvrage, d'après ses documens, par quelqu'un de capable à ses yeux; puis, il revoyait le manuscrit, mais ne travaillait complètement que sur les épreuves, qu'il chargeait, à plusieurs reprises, de ses additions et corrections. Sans cette manière de faire, nous n'eussions probablement jamais eu le *Traité des maladies du cœur* (1re. édit. 1806), qui est à sa troisième édition, ni celui de la *Percussion de la poitrine*, traduit et commenté d'après Awenbrugger (1808),

deux ouvrages capitaux, et qui seront lus autant qu'on appréciera la médecine d'observation. M. CORVISART a été l'éditeur des *Aphorismes de* BOERHAAVE (1802), et de la *Matière médicale* de son ami DESBOIS-DE-ROCHEFORT (1789), dont il a fait l'éloge, qui est imprimé en tête de l'ouvrage. Il a traduit les *Aphorismes de* STOLL (1797), et on lui attribue une *Notice sur* BICHAT, que nous ne connaissons pas; il fit rendre à ce grand physiologiste, l'un de ses élèves les plus marquans, un hommage éclatant, ainsi qu'à DESAULT, son ami, en plaçant dans l'Hôtel-Dieu de Paris, qui avait été le théâtre de leur illustration, un marbre qui rappelle leurs noms et leurs titres. Il devait publier un *manuel à l'usage des élèves de la clinique interne*, lorsqu'il quitta l'enseignement. Il nous avait chargé du premier jet de ce travail qui est resté manuscrit dans nos mains.

La mémoire de M. le professeur CORVISART sera long-temps chère à la médecine. La France est peuplée d'une multitude de ses élèves, qui tous ont pu connaître ses précieuses qualités, et à qui il a donné les préceptes les plus sains et les plus judicieux sur leur art. Ceux qui ont dignement profité de ses leçons se distinguent par un esprit droit, un jugement sain, une pratique fondée sur l'observation éclairée des maladies, dédaignent les systèmes pour s'en tenir à l'étude de la nature, sûrs qu'en suivant la marche qu'elle trace, il leur sera impossible d'errer dans leur conduite médicale.

C'est le cœur pénétré de la reconnaissance la plus profonde pour un si excellent maître, que j'ai cherché à donner, dans cette notice, bien faible sans

doute, une idée de son mérite public et particulier. J'aurais désiré pouvoir exprimer plus dignement les regrets que m'inspire sa perte; mais la douleur me servira d'excuse, et me méritera, je l'espère, l'indulgence du lecteur.